

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XXII.—RONCEVAUX.

(Suite)

—Seulement,—reprit Denis Poulailleur,—si vous étiez restés cinq minutes de plus sur le théâtre de cet exploit, je me serais vu forcé de faire le coup de pistolet contre vous.

—Ah bah ! et pourquoi donc ?

—Parce que l'alarme fût donnée presque immédiatement au château de Kergen, et que nous accourîmes aussitôt, le baron et moi, à la tête d'un escadron de laquais parfaitement armés.

—Diable ! fit Roncevaux, je vois que nous l'avons échappé belle !

—Continue.

XXIII.—UN PAS EN ARRIÈRE.

—Cette fois encore,—poursuivit le lieutenant,—nous n'avions pas de chance ! Tuer un homme et brûler une maison sans résultat, à quoi bon ? . . . Si ce n'est pourtant à s'entretenir la main . . .

—Est-ce à dire que les renseignements qu'on vous avait donnés étaient faux ?

—Parfaitement faux.

—Ainsi, vous n'avez rien trouvé ?

—Quelques misérables écus rognés, voilà tout, le jeu n'en valait pas la chandelle, comme dit le proverbe. Nous regagnâmes une fort jolie grotte que nous avions découverte dans la forêt, à une lieue de Kergen, et nous attendîmes.

« Deux ou trois jours se passèrent sans rien amener. Hier matin, un homme de la bande, qui, déguisé en paysan, nous servait d'éclairéur ou d'espion, comme vous voudrez, nous apprit que le banquier du baron venait d'arriver au château. Ce banquier était Van Goët, notre homme de l'auberge du *Faucon blanc* !

« Je me dis aussitôt que, si mes conjectures ne m'induisaient point en erreur, si vous étiez en effet le gentilhomme français fiancé à la fille de M. de Kergen, la présence de ce juif maudit, qui pouvait vous reconnaître, devait porter un rude coup à vos espérances et même compromettre votre sûreté. En conséquence, j'organisai une surveillance occulte dans les alentours du château.

« Bien m'en prit. Il y a quelques heures, nos hommes arrêterent un courrier qui s'éloignait à toute bride dans la direction de Mannheim. Sur ce courrier on trouva deux lettres. Toutes deux étaient de Van Goët. L'une, adressée à un vieux gentilhomme dont le nom m'échappe, l'engageait à venir immédiatement au château pour y démasquer un imposteur qui prenait un nom mensonger et un titre qui ne lui appartenait point. L'autre, adressée à M. le lieutenant criminel, tout simplement, confirmait les mêmes faits et demandait main-forte, en ajoutant que l'aventurier était un bandit, un voleur, un assassin !

« Il n'y avait plus de doute et plus d'équivoque possible. C'était bien de vous qu'il était question, capitaine. Van Goët vous avait reconnu !

—Je le savais . . . murmura Denis.

—Ah ! vous le saviez ?

—Oui.

—Et par qui ?

—Par ma fiancée, par ma bonne et bien-aimée Marguerite, qui avait entendu, par hasard, les sinistres confidences de Van Goët au baron.

—Fort bien, et que comptiez-vous faire ?

—Je l'ignorais encore ; le temps m'avait manqué pour prendre une détermination quelconque, dans une conjecture aussi difficile.

—Alors, ma brusque intervention n'a dérangé aucun de tous vos plans ?

—Aucun.

—Bravo ! Je poursuis : « Il fallait prendre un parti sur-le-champ, car le temps pressait, il fallait, à tout prix, vous sauver d'un péril que vous ne connaissiez peut-être pas.

« A la nuit tombante, je fis mettre toute la troupe sous les armes. Nos chevaux furent attachés dans le petit bois où vous les avez vus tout à l'heure, et je pénétrai avec mes hommes dans l'intérieur du parc, avec l'intention de forcer les portes du château pour arriver jusqu'à vous, quand tout le monde serait couché et endormi . . . Le hasard nous ayant conduits de votre côté, nous n'avons pas eu besoin de recourir à ce moyen violent et dangereux. Quant au reste, vous le savez aussi bien que moi . . . »

Denis remercia vivement Roncevaux du dévouement qu'il venait de lui témoigner. A une nature comme celle de notre héros, ce dévouement paraissait inexprimable. Cependant il était bien forcé d'y croire puisqu'il en avait eu la preuve manifeste, irrécusable.

Puis, le cours de ses idées parut changer, et, pendant quelques secondes, il garda le silence et s'absorba dans de profondes réflexions.

—Roncevaux, dit-il tout à coup, à quelle distance sommes-nous de cette grotte dont tu me parlais il n'y a qu'un instant ?

—À un quart d'heure de marche tout au plus capitaine.

—Eh bien, tu vas faire descendre de cheval un de nos hommes, tu prendras son cheval pour me laisser le tien, tu me donneras un bon couteau et des pistolets, et, tandis que le reste de la troupe continuera à marcher jusqu'à la grotte où elle nous attendra, toi et moi nous retournerons en arrière.

—Pour aller où ? demanda Roncevaux.

—Au château de Kergen.

Roncevaux tressaillit.

—Au château de Kergen ! s'écria-t-il vivement et d'une voix à peine contenue. Quoi ! vous voulez retourner vous mettre ainsi dans la gueule du loup !

—Je veux me venger . . . Roncevaux.

—Vous venger . . . du baron ?

—Non, certes ! ce noble vieillard ne m'a jamais fait que du bien, et si dans ce monde il y a quelqu'un pour qui je donnerais ma vie, ce quelqu'un c'est lui ! Mais le baron n'est pas seul au château.

—Ah ! oui ! il y a Van Goët.

—Ce juif damné renverse toutes mes espérances ! Sans lui j'étais riche ! nous étions riches, Roncevaux, car ma fortune eût été la tième ! Je me trouvais, comme dans un beau rêve, grand seigneur et millionnaire ! nous partagions en frères. Nul soupçon ne pouvait plus nous atteindre ! nous étions trop haut pour que le doute montât jusqu'à nous ! L'avenir, alors, s'offrait à nos pas, vaste, immense, éblouissant ! Chacun de nos jours n'était qu'une succession non interrompue de plaisirs et d'honneurs ! et cela s'écrulerait ! Ce splendide édifice est sapé par la base ! Et je ne me vengerais pas de celui qui me fait tant de mal ! Ah ! tu ne crois point cela, Roncevaux !

—Ma foi, capitaine, vous avez raison ! la vengeance est une bonne chose ! D'ailleurs, pour peu que Van Goët ait avec lui une cassette aussi lourde que celle dont nous l'avons débarrassé à l'auberge du *Faucon blanc*, l'affaire ne sera point déjà si mauvaise et vaudra la peine qu'on la tente.

—Allons, donne des ordres, et surtout, hâtons-nous.

Roncevaux sauta à bas de son cheval, qu'il partageait avec Denis, et commanda :

—Halte !

Il se fit donner une autre monture, il échangea quelques paroles avec le bandit qui remplissait auprès de lui les fonctions de lieutenant en second, puis il revint auprès du capitaine.

—Et la jeune fille ? lui dit-il. Le bâillon étouffe ses cris, mais elle pleure et se désole.

—C'est un mal nécessaire, répliqua Denis : à mon retour, je la consolerais ; d'ici là, qu'on ait pour elle les plus grands égards. Je brûlerai la cervelle à celui qui s'écarterait en quoi que ce fût du respect profond qu'elle mérite. Jusqu'à nouvel ordre, elle doit croire que je suis captif comme elle et gardé à vue.

—Bien, fit simplement Roncevaux.

Il échangea de nouveau quelques mots à voix basse avec son subordonné.

Ensuite il dit à Denis :

—Quand vous voudrez, capitaine.

Les deux hommes firent tourner bride à leurs chevaux et s'élançèrent au galop dans la direction du château tandis que les chevaliers du poignard et la tremblante Marguerite gagnaient, à une allure moins rapide, un bois qui se trouvait sur la gauche.

—Capitaine,—demanda tout à coup Roncevaux en ralentissant le galop impétueux de son cheval,—vous devez connaître admirablement bien l'intérieur du château de Kergen ?

—Je le connais comme si je l'avais habité pendant dix ans, répliqua Denis. Je le connais d'autant mieux, que je m'en regardais déjà comme propriétaire, et tu sais qu'on ne voit jamais mieux une chose que quand on la voit avec l'œil du maître.

—Non, répondit Roncevaux, je ne le sais pas, du moins par expérience, car je n'ai jamais possédé que ce que je prenais, et ce n'était pas des châteaux, mais je devine.

—Enfin, à quoi voulais-tu en venir ?

—A ceci : Savez-vous quel est l'appartement occupé par Van Goët ?

—Ah ! diable ! s'écria Denis en arrêtant court sa monture : je n'ai pas pensé à m'en informer. J'ignorais de quelle importance cela allait être pour nous.

—Alors, comment allons-nous faire ?

—Nous chercherons, nous trouverons.

—Sans doute ; mais, *chercher* à tâtons dans un château rempli de laquais, n'est-ce pas une entreprise bien chancelante ?